

## ABONNEMENT

Un an..... 18 fr.  
Six mois..... 9 »  
Trois mois..... 4 50

# L'ÉCHO SAUMUROIS

## INSERTIONS

Annonces, la ligne... » 20  
Réclames, — .. » 30  
Faits divers, — .. » 75

Journal Politique, Littéraire, d'Intérêt local, d'Annonces Judiciaires et d'Avis Divers

PARAISANT TOUS LES JOURS, LE DIMANCHE EXCEPTÉ

L'Agence Havas, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires, et 8, place de la Bourse, est seule chargée à Paris de recevoir les annonces pour le journal.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire.  
Un trimestre commencé sera dû.

BUREAUX : 4, PLACE DU MARCHÉ-NOIR, SAUMUR

Les abonnements et les insertions doivent être payés d'avance.

SAUMUR, 30 JUIN

## Madame Carnot

Samedi soir, M<sup>me</sup> Carnot était dans son avant-scène, à l'Opéra-Comique, et assistait à la représentation de *Falstaff*.

Elle était contente. Son mari, dont la santé lui avait donné de l'inquiétude, tous ces derniers temps, allait mieux, s'était mis en route pour Lyon. Rassurée, mais craignant encore un peu pour lui les fatigues du voyage et des cérémonies, elle l'avait recommandé aux gens de sa suite. « Veillez à ce qu'il ne reste pas trop longtemps debout, à ce qu'il se ménage. » Car M<sup>me</sup> Carnot est une épouse et une mère de famille exemplaire. Enfin, il était parti, bien disposé. Elle le savait là-bas, reçu avec enthousiasme, souriant à tous, donnant des poignées de main, passant au milieu des acclamations. Alors, fidèle à son rôle, à ses devoirs de demi-souveraine, elle avait tenu à paraître dans ce théâtre, à applaudir l'œuvre de Verdi, du maître vénérable qui était venu demander à Paris une nouvelle consécration de sa gloire et dont l'harmonieux génie avait semblé mettre un trait d'union entre les deux nations latines, si malheureusement divisées.

Elle était dans sa loge, sentant monter vers elle la discrète, mais très sincère sympathie de tous. Comme toujours, la foule éprouvait en sa présence un sentiment de plaisir. Malgré tant de mal qu'on dit de nous et que nous en disons nous-mêmes, nous sommes un peuple de braves gens ; et, hier encore, nous étions heureux de voir, au premier rang de la hiérarchie sociale, cette digne et excellente personne. Dans les réunions mondaines, jamais la phrase : « Tiens ! voilà M<sup>me</sup> Carnot », n'était suivie d'une médianse, pas même d'une épigramme. Chacun souriait de loin à cet aimable et pur visage. On admirait les hautes vertus de la compagne du chef de l'Etat, et, de plus, on lui savait gré de les pratiquer avec tant de simplicité et de bonne grâce. C'était une fierté pour nous, quand la France avait des hôtes à recevoir, de leur montrer tout d'abord, — auprès du premier des citoyens, à la place la plus apparente, et comme une parure de la patrie, — cette honnête femme.

Si modeste que soit M<sup>me</sup> Carnot, elle a dû souvent s'apercevoir, elle a dû souvent être heureuse de l'affectueux respect dont elle était comme enveloppée ; et, l'autre soir, dans cette salle brillante, devant ce public choisi, peut-être, encore une fois, attendrie et bercée par la musique, a-t-elle eu cette douce sensation qui lui caressait le cœur.

Mais le lendemain !...

Non, on ne peut y songer sans frémir !... Elle est là, paisible, dans l'intimité de la famille. Les fenêtres de l'Elysée sont ouvertes sur la chaude nuit de juin et laissent pénétrer le parfum des roses. Quand soudain paraît un familier du logis, les traits bouleversés. C'est la nouvelle, l'effroyable nouvelle ! Et les télégrammes se succèdent, se précipitent, les télégrammes où flambotent les mots de sang ! Oh ! ce voyage nocturne, et, dans la gare sombre, où ronfle la machine attelée à la hâte, le départ de cette pauvre femme, dé-

vorée d'angoisse et d'épouvante, parmi tous ces hommes aux faces mornes et parlant à voix basse !... Hélas ! le « rapide » peut courir, rouler à faire fumer les rails, dévorer la nuit et l'espace. La malheureuse arrivera trop tard ! A Dijon, à moitié route, M<sup>me</sup> Carnot apprend l'atroce vérité. Son mari est mort. Elle aussi, elle reçoit son coup de poignard !...

En vérité, je ne puis arracher ces horreurs de ma pensée.

Une seule fois, j'ai eu l'honneur de voir de près M<sup>me</sup> Carnot et de causer avec elle. C'était dans la première année de la présidence de son mari, et elle passait alors la fin de l'été au palais de Fontainebleau, avec sa famille. Je fis ce petit voyage pour me rendre à l'audience qu'elle avait bien voulu m'accorder et pour lui parler d'une grande et malheureuse artiste, cruellement atteinte par la maladie et menacée par la misère. Jamais je n'oublierai avec quel zèle et quelle chaleur d'âme elle accueillit ma requête, ni combien elle fut, dans cette circonstance, bienfaisante et bonne.

Au moment où elle est accablée, à son tour, par la plus affreuse des infortunes et où elle va sans doute s'abîmer dans son deuil, ce souvenir me hante et m'émeut. M<sup>me</sup> Carnot m'a rarement vu dans les fêtes dont elle faisait si gracieusement les honneurs, et je ne les ai traversées deux ou trois fois que pour m'incliner devant elle. Je suis peu mondain, encore moins courtisan. Mais je tiens à dire, aujourd'hui, à cette noble femme que je souffre de sa douleur et à lui prouver que le poète, qu'elle aida un jour à faire un peu de bien, n'est pas un ingrat.

La pitié de la France suit d'instinct la justice et la raison et s'adresse à ceux qui la méritent, aux innocents, aux victimes.

En est-il une plus touchante que M<sup>me</sup> Carnot qui, née dans la classe moyenne, en ayant les bonnes et modestes habitudes, s'est trouvée portée au rang suprême, a su y occuper dignement sa place, d'instinct, à force de tact et de bienveillance, et qui, brusquement, est jetée dans ce drame de sang, en pleine horreur historique ?

Oui, je la plains profondément, et tous les gens de cœur la plaindront comme moi. Dans sa jeunesse, elle n'avait certainement rêvé que d'être une loyale épouse et une tendre mère. Plus tard, elle n'était entrée dans la vie éclatante que pour y suivre son mari, n'avait accepté les honneurs — avec quel ennui secret, sans doute, et quelle fatigue ! — que pour se montrer digne de l'homme qu'elle aimait. Et tout à coup, l'inflexible destinée lui apprend que tout se paye, même ce qu'on n'a pas demandé ; que les souffrances se mesurent aux grandeurs, et inflige à cette douce et simple femme les tragiques désespoirs et les larmes des reines.

La voici désolée pour toujours. Elle ne trouvera quelque tempérament à sa douleur que dans ses devoirs maternels et dans le culte d'un mort pour qui l'histoire, si souvent injuste et passionnée, se montrera très indulgente. Car, devant la fin sanglante du Président Carnot, les plus sévères ont désarmé. Ils ne veulent se rappeler que son amour de la paix et du travail, son respect de la loi, sa scrupuleuse probité.

La figure du Président Carnot, qui semblait plutôt effacée, a pris, depuis le coup de cou-

tean, beaucoup de dignité et même de grandeur. Le grand-cordon de la Légion d'honneur, insigne de son rang, dont il s'ornait dans les cérémonies officielles, deviendra, pour sa famille, une très précieuse et très honorable relique. Les taches de sang qui le souillent et que sa veuve couvre, aujourd'hui, de baisers et de larmes, portent témoignage que Sadi Carnot était digne d'occuper la première place, puisqu'il a su mourir, noblement, courageusement, de la mort par le glaive, de la mort du chef.

François Coppée.

## M. Casimir-Perier ET LA PRESSE ÉTRANGÈRE

L'élection de M. Perier a produit en Europe une profonde impression et la presse étrangère est unanime à saluer en lui le Président « nécessaire et souhaité ».

Trop souvent, en dehors des frontières, ceux qui nous connaissent mal nous jugent sur l'apparence et ils prennent pour le fond de notre tempérament national et le sentiment général du pays les déclamations furieuses de quelques-uns ou la facile et indolente ironie de certains autres ; la sympathie même qu'avait réveillée pour la France le grand deuil où la plongeait l'attentat de Lyon n'en était pas moins tempérée de quelque anxiété. On voyait le péril socialiste et anarchiste, et l'on se demandait, si au milieu de la crise que le pays traversait, le Congrès aurait l'énergie de maintenir l'ordre et de l'assurer pour l'avenir en choisissant pour premier magistrat un homme ferme et qui ne craindrait pas les responsabilités. L'élection de M. Casimir-Perier a fait s'évanouir toutes les inquiétudes.

De toutes parts, à Londres comme à Vienne, à Berlin comme à Rome ou à Saint-Petersbourg, la presse, organe fidèle de l'opinion, témoigne de son entière satisfaction ; M. Casimir-Perier a été vu à l'œuvre par l'Europe durant son passage au ministère des affaires étrangères, et chacun reconnaît que personne mieux que lui, en France, n'était capable d'assurer la paix intérieure et la paix extérieure. Les amis de la France s'en réjouissent pour nous, et ceux qui ont de moins bons sentiments à notre égard se résignent, à la pensée que le monde entier doit profiter de l'énergie et de l'esprit pacifique du nouveau Président de la République française.

La satisfaction est d'autant plus vive que, jusqu'au dernier moment, on avait été moins sûr du succès ; les crieries des radicaux avaient été, comme toujours malheureusement, prises au sérieux et l'on hésitait à croire que le Congrès saurait se dégager de leur pression.

La rapidité de l'élection, enlevée au premier tour de scrutin, a rendu la confiance, et ceux mêmes qui n'ont guère de sympathie pour nos institutions sont forcés de reconnaître que la transmission du pouvoir présidentiel, opérée avec autant de calme, dans des circonstances qui, partout ailleurs, auraient paru difficiles, était un témoignage certain de notre sagesse et de notre possession de nous-mêmes. Ce sont deux des qualités que l'on prise le plus chez un voisin puissant, et c'était de celles que l'on se plaisait le plus volontiers à nous refuser.

Après l'élection de M. Casimir-Perier, il faut avouer que nous n'en sommes pas aussi dépourvus qu'on le prétendait ; elle nous relève donc dans l'opinion de l'Europe et ce n'est pas une des moindres raisons pour lesquelles nous manifestons librement notre respect pour le nouveau représentant officiel de notre nation.

## LA CHAMBRE

Séance du 29 juin

Les funérailles nationales

M. Charles Dupuy, président du conseil, dépose un projet de loi ayant pour objet de décider que des funérailles nationales seront faites à M. Carnot, et d'ouvrir à cet effet, sur l'exercice 1894, un crédit extraordinaire de 100,000 fr. au ministère de l'intérieur et un crédit de 10,000 fr. au ministère des affaires étrangères.

L'urgence est déclarée ; la discussion immédiate ordonnée et le projet de loi est adopté à l'unanimité de 543 votants.

M. de Mahy, qui occupe le siège présidentiel, invite la Chambre à fixer le jour de sa première séance. M. Hubbard demande qu'il y ait séance demain samedi pour l'élection du président ; d'autres demandent l'ajournement à jeudi.

La Chambre décide qu'elle se réunira mardi à deux heures.

## Informations Politiques

### LE FUTUR MINISTÈRE

Cabinet Burdeau

Hier matin, le nouveau Président de la République a conféré de nouveau avec M. Burdeau.

Dans les couloirs de la Chambre, on considère comme certain que cet ancien ministre des finances prendra la présidence du conseil.

M. Casimir-Perier et lui, en fort bons termes personnels depuis longtemps, se seraient mis d'accord dès la veille du Congrès.

M. Burdeau ne fera ses démarches officielles pour s'assurer des collaborateurs qu'après les funérailles de M. Carnot ; mais il a dès maintenant commencé ses négociations par intermédiaires.

D'après certaines informations, il serait décidé à reconstituer presque complètement le cabinet du 3 décembre 1893, c'est-à-dire :

MM. Viger, agriculture ; Marty, commerce ; Burdeau, finances ; Mercier, guerre ; amiral Lefebvre, marine ; Spuller, instruction publique ; Raynal, intérieur ; Dubost, justice ; Jonard, travaux publics ; Boulanger, colonies. M. Hanotaux conserverait le portefeuille des affaires étrangères.

Mais on croit, d'autre part, qu'il fera plusieurs emprunts au Cabinet actuel. On donne comme fort probable que MM. Poincaré, Leygues, Delcassé, Barthou et Hanotaux resteront ; que MM. Etienne et Jules Roche seront de la combinaison.

M. Jules Roche aurait le portefeuille de la guerre et M. Raynal celui de la marine.





